Chapitre 3 : Le brouillard se lève.

Par Altar

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Le lendemain matin, en me levant, je grommelais. J’avais raté une journée entière de travail, et je ne pouvais pas me justifier. Je devais définitivement consulter un médecin. Mais encore une fois, que dire ? Comment expliquer l'origine de mon mal ? Dans tous les cas, je ne voulais pas me morfondre dans ma mansarde. Je devais m’occuper pour oublier ma peine. La pluie tapait fort contre la lucarne, mais j'étais persuadé qu'un peu d'air me ferait du bien. J'enfilais une chemise propre, boutonnais mon veston, et sortis, attrapant au passage mon vieux feutre gris.

J’errais une nouvelle fois en ville, hésitant à rejoindre la bibliothèque royale, où m’attendaient mes collègues. Avaient-ils besoin de moi ? Certainement. Mais je ne pouvais définitivement pas arriver comme une fleur et raconter mon histoire. Alors j’empruntais l’avenue de la cathédrale, une route pavée où claquent les fouets des cochers et les sabots ferrés des chevaux gris. Les allumeurs de réverbères éteignaient les feux allumés la veille. Les boutiques qui bordaient cette rue commerçante n’étaient pas encore ouvertes. Hormis les allumeurs de réverbères, je ne croisais qu’une personne : un homme au visage sévère, sérieux, emmitouflé dans un manteau long qui traînait au sol, sur lequel il marcha à plusieurs reprises.

J’arrivais enfin sur la place de la cathédrale, une belle place ronde bordée de buis taillé. Nous étions en novembre, seules les branches mortes subsistaient. L’édifice religieux me regardait de haut, avec ses vitraux abstraits rouges et des oranges, sa grande rosace au camaïeu de rose, carmin, pourpre et rubis et son clocher noir élancé, gracieux, au toit pointu comme un chapeau de sorcière. Je gravis les quelques marches qui me séparaient de l’entrée.

Une fois relativement à l'abri du vent, sur le parvis, adossé nonchalamment au mur froid au milieu des gravures sacrées, je pus retirer mon chapeau et dé-serrer le nœud de mon foulard. A ma gauche, un ange tendait la main dans le vide, l'air apaisé, attendant les fidèles. Si, en d'autres temps, contempler cette statue au visage doux aurait suffi à effacer mes tensions, aujourd'hui elle ne put rien pour moi. Je laissais mon regard vagabonder sur l'avenue longiligne qui traçait sa route jusqu'aux portes de la ville, masquées ce matin par une brume fantomatique. Le temps, à l'instar de mon humeur, était maussade. Pas un rayon de soleil ne perçait le couvercle opaque des nuages, le monde semblait privé de couleurs sous le prisme d'un brouillard presque palpable. Pourtant, j’étais encore en vie. J'aurais pu m'en réjouir.
Je savais que je n'avais, hélas, rien à célébrer. Ma plaie, bien loin de guérir correctement, ma plaie me lançait de plus en plus. La douleur était constante. J'aurais dû aller consulter, oui, pour entendre une mauvaise nouvelle. Entre la nuit dernière et ce matin, la tâche noire avait grandi. Mon esprit défaitiste la voyait déjà recouvrir mon bras tout entier, jusqu’au jour où il tomberait

en poussière.

Et comme si cette gangrène étrange n'était pas un assez grand malheur, mon destin cynique m'avait accordé des cauchemars qui ne s'arrachaient à mon esprit qu'après une longue lutte. C'était en sueur, rempli d'incertitude et de terreur, que je rampais vers mon miroir, avec l'intime conviction que mon visage humain était devenu celui d'une bête. Je jetais un œil à mon reflet et pus, bien sûr, deviner dans la pénombre toute relative de ma mansarde, que je n'avais pas changé. Une femme fort corpulente, enroulée dans un châle au rose moisi, portant sur la tête un petit chapeau à l'allure grotesque, escalada de son mieux les marches jusqu'au perron. Me voyant, arrangé tel un vagabond, posé sans vergogne entre les statues sacrées, elle secoua sa tête bouffie, pouffant :« L'élégance se perd... » à mon attention avant de pousser la porte massive de la cathédrale, me laissant dans un nuage de parfum saturé et d'eau de Cologne. Je toussais, irrité par cette surabondance d'odeurs, jusqu'à ce que le vent dissipe les fragrances. Le regard vissé sur l'avenue, je constatais qu'elle commençait à se remplir. Je voyais fourmiller les gens, galoper les chevaux, tourner les roues des diligences, s'ouvrir les auvents des cafés, se hâter les livreurs aux bras chargés, tituber les derniers bambocheurs. Je n'eus pas à consulter ma montre, les sept coups lents, lourds, vibrants, des cloches sonnèrent, annonçant à tous que la journée pouvait commencer.

Je portais ma main à mon épaule. Elle me lançait terriblement. Je pressais ma main contre ma plaie. Comme si cela allait y changer quelque chose ! Je rajustais mon feutre sur ma tête, voyant que la pluie recommençait à tomber, et redescendis les marches magistrales de la cathédrale. J’arpentais l’avenue, et me regardais dans les vitrines des boulangeries, des cordonniers, des tailleurs… Chaque reflet que je voyais était celui d’un homme malade, pâle, aux yeux cernés, aux sourcils broussailleux, et à la barbe en bataille. Mes yeux me fixaient avec une étrange expression. Je restais face à la devanture d’une boucherie, regardant plus mon propre regard que les saucisses et les côtes de porc. J’étais fasciné et effrayé à la fois.

Ce n’était presque plus le regard d’un humain, tant il était austère et froid. Voyant le boucher, avec son tablier tâché de sang et son hachoir à la main, me faire signe de dégager de devant sa vitrine, je me remis à marcher, seul, l’âme en peine. Je glissais mes mains dans les poches de mon manteau.

J’arrivais bientôt à la Cour de Grisetête, le quartier huppé. Je devinais que, derrière les fenêtres aux rideaux opaques, devaient s’activer des serviteurs en livrée portant des cloches, sous lesquelles devaient se cacher des mets délicieux. Ou encore des soubrettes, refaisant des lits gigantesques, où l’on ne compte même plus les oreillers. J’errais parmi ces maisons qui ressemblaient à des palaces, tel un fantôme que personne ne voit.

Mes pas me guidèrent jusqu'au canal, qui arrête la ville net. Une frontière entre nous et le reste du monde. Je ressortis mes mains de mes poches. Et, ô stupeur ! Effroi ! Ma main gauche, qui était encore blanche et saine il y avait quelques minutes de cela, était devenue de la même couleur que ma plaie. Je retirais mon manteau, et remontais ma chemise. Mon bras tout entier était recouvert d'un fin duvet, et était de cette couleur noirâtre qui me faisait si peur. Je tâtais mon visage, mais il me parut encore intact. Je me penchais vers l'eau, et, alors que j'ouvrais la bouche, je vis y pointer des crocs.

Un frisson me parcourut. Chancelant, posant une main contre ma bouche, je reculais loin du canal. Je tentais de crier « à l'aide ! », mais ne parvins qu'à émettre un râle. Ma tête tournait. Le loup. L'homme. Le loup. Cette créature malsaine qui m'avait poursuivi, sa morsure… Ce n'était pas une simple gangrène ! Par quel sortilège fou commençait-elle à me transformer ? Le loup. L'homme. Le loup.

Je me mis à courir, par désespoir, par folie, que sais-je ? Je voulais juste échapper à ce reflet qui m'avait terrorisé. Le sang battait à mes tempes, mon cœur battait aussi comme un tambour de guerre. Qu'allais-je devenir ? Je ne voulais pas devenir une bête ! J'étais Isaac Noctefaux, bibliothécaire, un homme bien, sans histoire et sans ambitions. L'homme. Le loup. Les deux finirent par se confondre.

Qui étais-je, au final ? N'étais-je déjà plus moi-même ? Je me sentais à l'étroit dans mes vêtements. Je jetais mon manteau au sol et continuais ma course. Elle m'emmenait de ruelle en ruelle, le passage de la Roseraie Royale, la rue du commissariat. Les gens devaient se retourner sur mon passage, mais je n'en avais même plus conscience. Je courrais. Je courrais !

L'homme hurlait à mort, se sentant broyer sous les attaques intérieures d'un sort effroyable, et le loup hurlait aussi, trop heureux de sentir sa domination. Je jetais un œil à ma main droite. Des griffes. Je m'arrêtais. J'étais dans un de ces coupe-gorge comme Gilnéas en compte beaucoup, je m'adossais contre un mur froid. La pluie tombait sur ma tête, où d'ailleurs ne se trouvait plus mon chapeau. J'essayais une nouvelle fois de parler, en vain. L'homme. Le loup. L'homme.

L'homme se débattait, tandis que je tombais au sol, terrassé par une douleur dont je ne comprenais pas la source. Le loup poussa un cri de victoire, tandis que ma chemise se déchirait, pour laisser sa place au corps d'une bête. Je me relevais.

Je tentais de parler. « Isaac…. Isaac… » Je voulais répéter mon nom, me dire que j'étais encore un être doué de raison. Mais ma pensée fut vite remplacée

Le sang, Isaac. Le sang !

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés